

Vatin François, *Le lait et la raison marchande. Essais de sociologie économique.*

Pierre Dubois

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Dubois Pierre. Vatin François, *Le lait et la raison marchande. Essais de sociologie économique.* In: Revue française de sociologie, 1997, 38-2. L'économie du politique. pp. 394-396;

[http://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_1997\\_num\\_38\\_2\\_4618](http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1997_num_38_2_4618)

---

Document généré le 03/05/2016

**Vatin François. – *Le lait et la raison marchande. Essais de sociologie économique.***

Rennes, Presses Universitaires de Rennes (Des sociétés), 1996, 205 p., 90 FF.

La dernière phrase du livre de François Vatin est apparemment provocatrice : «Le lait imposait sa raison propre ; il fut probablement le seul acteur rationnel de notre récit». Cette conclusion est extrêmement sérieuse, et fonde l'approche de sociologie économique revendiquée par l'auteur. En effet, sociologues et économistes se désintéressent trop souvent des objets ; les uns les réduisent à des biens susceptibles d'être marchands, les autres les considèrent au mieux comme des constructions sociales. Prendre au sérieux l'objet, ici le produit-lait, ce n'est certes pas nier qu'il est le fruit du labeur et de l'invention des hommes ; mais c'est considérer aussi qu'il a une matérialité propre, des contraintes, ici une composition, un volume et un poids incontournables. On peut produire de multiples choses avec le lait, mais on ne peut faire qu'il ne soit issu du mammifère femelle et qu'il ne fermente rapidement, ce qui oblige à des actions rapides de l'homme si celui-ci veut le consommer sous une forme ou sous une autre.

Après *La fluidité industrielle* (Méridiens-Klincksieck, 1987) et *L'industrie du lait. Essai d'histoire économique* (L'Harmattan, 1990), François Vatin nous invite à voyager avec le lait dans l'espace et dans le temps, à Paris, en Bretagne, en Afrique de l'Ouest, aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Le lait va nous faire comprendre qu'il est temps d'en finir avec la division comtienne des sciences, avec les interprétations des économistes néo-classiques, mais aussi, à un degré moindre, avec celles des économistes institutionnalistes, évolutionnistes et développementalistes. Il faut mettre en œuvre une sociologie économique, appelée aussi – les termes ne sont pas stabilisés dans l'ouvrage – économie

politique ou encore sociologie techno-économique. Cette sociologie, qui n'oublie pas l'objet, est historique : en témoigne l'importance des archives mobilisées (recours aux grandes enquêtes nationales menées depuis le début du siècle et à de très nombreux travaux historiques, consignés dans des listes impressionnantes de notes en fin de chaque chapitre). Cette sociologie est aussi politique : le marché du lait est très vite objet de règles d'État, parce qu'il a des incidences sur la santé de l'homme et sur le revenu des éleveurs, catégorie d'électeurs non négligeable. Le recours à la comparaison historique, qui inclut la reconstitution, certes approximative, de séries statistiques, n'est pas la seule méthode de la sociologie économique ; elle suppose aussi la mobilisation d'enquêtes empiriques comparant des espaces (François Vatin a mené ses propres enquêtes en Bretagne et chez les Peuls du Sénégal).

Entreprendre ce voyage dans le temps et dans l'espace, c'est suivre le lait dans une multiplicité de phases successives (production, conservation, transformation, conditionnement, transport, distribution, consommation). Au cours du temps, ces phases changent de localisations et sont partagées différemment entre acteurs sociaux. Chaque phase donne lieu à invention continue d'objets ou de procédés techniques, qui, à leur tour, vont permettre de déplacer les lieux de production, d'organiser autrement la division du travail entre les acteurs : le chemin de fer joue par exemple un rôle clé. La sociologie économique du lait est ainsi tout à la fois une sociologie des objets techniques et de l'innovation (des inventions techniques nouvelles ne sont pas tout de suite industrialisées ; d'autres sont progressivement abandonnées), une sociologie du travail incluant même une sociologie des genres (analyse des droits respectifs de l'homme peul sur le bétail et de la femme peul sur le lait, générant toute une série de problèmes quand Nestlé

veut organiser industriellement la collecte de lait), une sociologie de l'organisation et des entreprises, une sociologie des conflits sociaux (grèves des livreurs de lait, conflits et compromis entre les Wolofs agriculteurs et les Peuls éleveurs), une sociologie des marchés (et non du marché, car ceux-ci sont multiples selon qu'il s'agit du lait, du caillé, du fromage à pâte molle ou à pâte dure, du beurre, de la poudre de lait, des produits frais), une sociologie du goût et des normes de consommation.

Cette sociologie économique permet de revisiter des théories anciennes, oubliées et encore pertinentes (celle en particulier de Thünen sur les cercles concentriques de la localisation des activités agricoles autour de la ville). Elle permet, fort à propos, de questionner les idéal-types d'actions humaines définis par Weber. François Vatin revendique aussi son appartenance à la mouvance wébérienne et montre très bien les tensions et les articulations entre ces types chez un même acteur. Le retard de la Bretagne à se lancer dans la première révolution agricole du lait, et la résistance des Peuls à livrer à Nestlé toute leur production de lait ne peuvent s'interpréter seulement en référence à l'action traditionnelle ou à l'action rationnelle en valeur ; c'est une vision ethnocentrique qui empêche de voir que les comportements dans ces deux cas procèdent aussi d'une rationalité en finalité, rationalité fondée sur un calcul économique pertinent. François Vatin montre très bien, comme Weber l'avait fait, qu'il existe des choix différents de comportements selon qu'ils sont référés à la « morale » interne ou à la « morale » externe du groupe, selon qu'ils visent le court ou le moyen terme. On comprend ainsi tout à fait bien les comportements d'opportunisme, de pure maximisation d'un gain économique : c'est l'exemple du circuit informel à Dakar, fondé sur la récupération de poudre de lait importée, reconstituée en caillé et distribuée dans le circuit traditionnel. Il est peut-être dommage que François

Vatin ne mobilise pas le quatrième idéal-type identifié par Weber : on pourrait en effet penser que le produit-lait se prête aussi à une analyse en termes d'actions guidées par les passions, les émotions, l'affectivité (il y a dans le livre plusieurs exemples qui démontrent un fort attachement de l'homme à la vache, qui en retour explique certains comportements de production ou de vente).

Sachant que François Vatin aime tester le pouvoir explicatif des théories qui existent sur le marché, on est étonné de ne pas le voir entrer plus avant dans la « sociologie des réseaux » ou dans la « sociologie de la traduction ». Certes, il évoque les travaux de Latour, mais il ne dit rien des « actants non humains » et d'un des acteurs clés de cette sociologie : le savant ou l'expert, qui peut devenir « porte-parole ». Or, le scientifique, qu'il soit médecin hygiéniste, agronome, zootechnicien, est présent tout au long du récit, dans tous les espaces et dans tous les temps : il agit sur le produit-lait, normalise, tour à tour standardise et différencie, conseille ou contraint les éleveurs, les transformateurs ou les distributeurs. Sa raison n'est-elle que scientifique ? Ne doit-elle pas entrer en compromis avec d'autres logiques pour devenir une raison économique, instrumentale et efficace dans un lieu et dans un temps donnés ? Quelle articulation entre la raison du savant et celle de l'acteur « puissance publique » ?

L'objet doit avoir une place incontournable dans une sociologie économique qui bouscule aussi les frontières entre sciences sociales et sciences de la nature. Le lait est certes présent à chaque page, mais il ne fait paradoxalement pas l'objet d'une analyse systématique pour que l'on en comprenne la « matérialité propre ». C'est souvent au détour d'une note de fin de chapitre que l'on commence à le connaître, et il faut en fait se reporter à l'autre ouvrage de l'auteur, *L'industrie du lait*, pour en apprendre davantage. On a pourtant envie d'entrer dans sa composition compli-

quée et progressivement identifiée, de comprendre les raisons des différences de production importantes d'une race à l'autre et d'une saison à l'autre (eau, herbes et aliments industriels sont aussi des produits de l'homme et de la nature). Le lait de vache est privilégié dans le livre et dans la société, mais peu est dit sur le lait des autres mammifères, sauf en Afrique où le mélange de lait de vache avec le lait de petits ruminants (ovins et caprins) donne lieu à une rationalité tout à fait instrumentale; pourquoi le lait de vache s'est-il majoritairement imposé?

Il ne faut pas davantage déflorer ce voyage avec le lait, tant cet ouvrage scientifique se lit comme un roman. On se laisse emporter par ce large fleuve blanc.

**Pierre Dubois**

*Travail et Mobilités, CNRS -  
Université de Paris X-Nanterre*

**Mendras (Henri). – *Les sociétés paysannes : éléments pour une théorie de la paysannerie.***

Paris, Gallimard (Folio. Histoire), 1995, 368 p., 53 FF.

Épuisé depuis longtemps, l'exemplaire «U» de 1976 avait grand besoin qu'une nouvelle édition vienne prendre le relais.

Voilà qui est fait : *Sociétés paysannes* devenu *Les sociétés paysannes*, de Henri Mendras, est de nouveau chez tous les libraires, dans une « nouvelle édition refondue » et en collection de poche (Folio. Histoire). Étudiants et enseignants seront comblés, d'autant que leur budget ne sera guère affecté par l'acquisition de l'ouvrage. Il serait pourtant dommage et injuste qu'enseignants et enseignés se sentent seuls concernés par cette réédition. *Les sociétés paysannes* est en effet le plus abouti de tous les ouvrages de Henri Mendras. À la fois

pointu par son objet, et général, voire universel, par le modèle structurel fonctionnel de toute société qu'il suppose, (sans que l'auteur, trop prudent ou trop modeste, n'y insiste jamais), *Les sociétés paysannes* est avant tout la brillante synthèse de vingt-cinq années de recherches empiriques effectuées par l'auteur et sous sa direction, au sein du Groupe de sociologie rurale du CNRS. Dans ce domaine où tout était à faire, les références théoriques sont fondatrices, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent fixer que le cadre très général et le sens de la réflexion, entièrement novatrice.

Contrairement à la célèbre *Fin des paysans*, qui développe une thèse (c'en est d'ailleurs une), *Les sociétés paysannes*, se voulaient un manuel. C'est plutôt une somme, dont l'ordonnancement d'origine a, pour l'essentiel, résisté aux vingt années qui séparent les deux éditions. Tout juste Mendras a-t-il affiné son plan en regroupant les dix chapitres d'origine en deux parties : le statique (« Le modèle ») et le mouvement (« Mécanismes »), auxquelles, signe du temps, il a ajouté une troisième inédite (« Un monde sans paysans »).

Dans les cinq chapitres de la première partie, (« Économie paysanne », « Groupes domestiques », « Collectivités locales », « Prélèvement, pouvoir, médiations » et « Valeurs paysannes »), Mendras expose les caractères pérennes des sociétés paysannes et leurs structures fonctionnelles. C'est l'essentiel de l'ouvrage, le fondement de la sociologie rurale française. La seconde partie est là pour introduire le changement, c'est-à-dire l'Histoire, absente par nature de l'analyse structuro-fonctionnaliste. Qu'elle comporte elle aussi cinq chapitres (« Révoltes et révolutions », « Réformes agraires », « Urbanisation et exode rural », « Innovations et changement », « Politique »), souligne l'intérêt qu'elle présente pour l'auteur, pour qui la compréhension de ces phénomènes a toujours été une préoccupation essentielle.